

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

X

DEUX AMIS

(Suite)

—Eh bien ! mon garçon, lui demanda Jean Dervaux, tu es décidé à venir ?

—Oui, monsieur.

—Je t'offrirais d'entrer à mon service si je n'étais certain de me voir refusé !

—J'y serai tout de même, monsieur ; seulement, j'ai besoin d'une partie de ma liberté ! Si vous voulez m'obliger, obtenez qu'on me cède dans cette maison une mansarde, un grenier, ce qu'on pourra.

—Et des meubles ?

—J'apporte la moitié de ma fortune. Figurez-

—Donne ceci à la concierge. Demain tu seras installé. Cette nuit tu te contenteras du divan de l'antichambre.

Rameau d'Or descendit, remit le billet de M. Dervaux, et la concierge, regardant l'enfant avec une certaine bienveillance :

—C'est bon, je ferai ce qu'on me demande pour toi. Viens chez le marchand.

Celui-ci flânait sur la porte de sa boutique, furieux de n'avoir pas "étré". Lorsque Mme Verdas lui présenta son client, il eut un sourire dans lequel se mêlaient le contentement et la ruse.

—Vous savez, dit la concierge, du propre et du bon ! M. Dervaux s'intéresse à ce petit, et j'en ferai autant par ricochet. Une couchette propre, de bons matelas, un lit moelleux, et une bonne conscience procurent des nuits excellentes. Pas de camelotte, père Magarde ! et des prix doux.

Elle débattit le prix de chaque objet, et deux heures plus tard on installait Rameau d'Or dans une mansarde ayant un aspect tout à fait confortable.

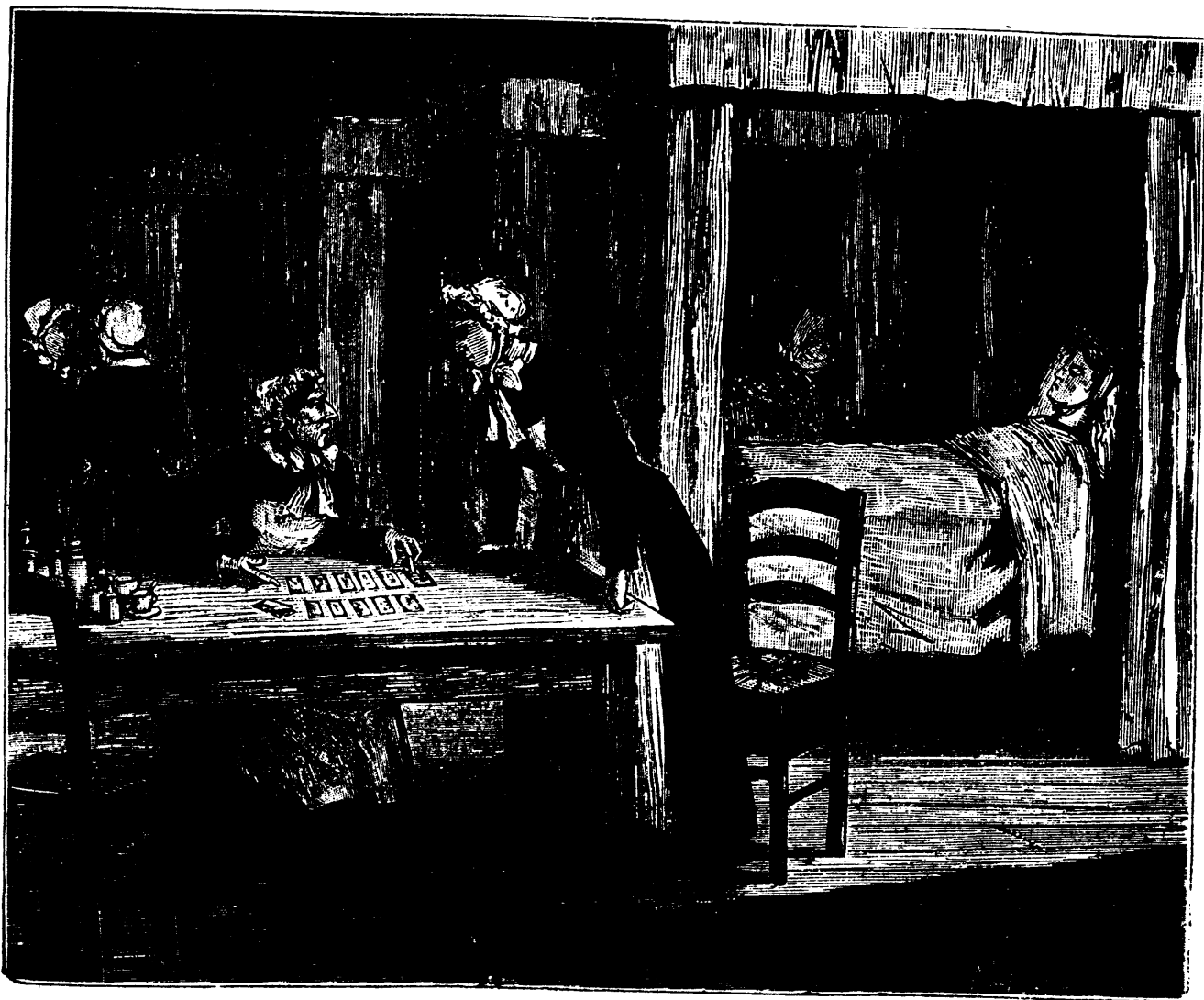
Pour achever la conquête de Mme Verdas, Rameau d'Or paya un terme d'avance.

Mais à partir de ce jour il devint plus hardi. Chaque fois qu'il se rendait chez le marchand de couleurs de Jean, il demandait les commissions de Mlle Vebson. A mesure qu'il connut ses faubourgs, il la dispensa de courses fatigantes prenant un temps précieux. Lorsque la jeune fille paraissait craindre de le déranger, il répondait en souriant :

—Je passe dans cette rue-là, voyez-vous.

Et la jeune fille avait le soir ses fournitures de peinture ou l'argent de son travail. Quelquefois il restait debout derrière elle, la regardant terminer des fleurs ou des oiseaux, admirant, applaudissant.

Mais Mlle Vebson semblait parfois si triste que son chagrin gagnait Rameau d'Or. Lorsque celui-ci revenait de chez un marchand en apprenant à la jeune fille qu'il n'y avait point de travail pour elle durant une quinzaine, il la voyait pâlir et trembler en jetant un long regard sur sa mère. Les commissions qu'il faisait pour elles devenaient plus rares : du pain et du thé avec un peu de lait composaient quelquefois leur ordinaire. Sa mère restait souvent au lit, trop affaiblie pour se lever. Le feu manquait



Une, deux, trois, quatre, cinq... Tu as failli te marier. — (Voir page 182, col. 3.)

vous, monsieur, que dame Jarnille, quelle honnête femme ! mettait de côté mes gages sans rien m'en dire. Je puis consacrer quatre cents francs à mon mobilier. Il me semble que de la sorte je serai tout à fait respectable.

—Peste ! je le crois bien ! Mme Verdas t'arrangera cela. Pour une portière elle est brave femme, trop bavarde et encore coquette, mais tirant le cordon sans se plaindre. Elle te recommandera au marchand de meubles qui demeure près d'ici. Tu feras nos courses à Jean Lagny et à moi. Acheter des couleurs, porter des épreuves, rien de tout cela n'est fatigant. Je compte absolument sur toi quand il s'agira de répéter dans le drame la scène de l'assassinat.

—Vous avez raison, monsieur. Quand se jouera-t-elle ?

—Qui sait, mon enfant ! Les directeurs promettent longtemps avant de tenir. J'espère que ce sera pour l'hiver prochain.

Louis Dervaux traça quelques lignes au crayon sur une feuille de papier.

A partir de ce moment, il se trouva aussi heureux qu'il le pouvait être loin de Jarnille et de Colette. Le service de MM. Dervaux et Lagny n'avait rien de pénible. L'enfant leur empruntait des livres et travaillait dans sa petite chambre quand ses multiples occupations lui en laissaient le loisir. Sa porte se trouvait voisine de celle de Mme Vebson, et plus d'une fois il croisa dans l'escalier la veuve de plus en plus pâle, l'enfant résignée dont le beauté lui rappelait celle des anges.

Il devinait qu'elles étaient pauvres et fières, et s'efforçait de leur rendre mille menus services dont elle ne se doutait même pas. Chaque fois qu'il passait devant la loge de Mme Verdas, il y prenait les commissions des deux locataires : boîte au lait, charbon, lettres. Il accrochait l'une au bouton de la porte, plaçait l'autre dans un coin, glissait les dernières près du paillason. Cependant, jamais encore il n'avait osé leur adresser la parole avant le jour où Mélati laissa rouler ses éventails dans l'escalier, tandis que Jean Lagny la regardait avec une admiration secrète.

dans la cheminée, la jeune fille tremblait sous ses minces vêtements.

Le médecin du quartier arriva, haussa les épaules et déclara qu'il n'y pouvait rien. Sans doute, Mme Vebson était malade et minée par la fièvre ; mais des remèdes ne suffiraient point à la guérir, il lui faudrait un confort qu'il devinait impossible, et voyant la douleur de la jeune fille quand elle le reconduisit sur le carré, il ajouta :

—Le traitement sera long, dispendieux, si vous voulez sauver votre mère, il ne vous reste qu'un moyen : l'hospice...

Un sanglot souleva la poitrine de Mélati. Elle n'avait pas seul entendu ce mot sinistre ; il venait de retentir au fond du cœur de la malade. Ce médecin disait vrai, dans sa dureté ; jamais Mélati, privée de travail depuis longtemps, réduite à proposer de magasin en magasin des écrans et des éventails, qu'on lui payait un prix dérisoire, ne parviendrait à payer les dépenses quotidiennes et celle que nécessiterait la maladie de sa mère. Lorsque la jeune fille rentra dans la chambre, la veuve l'attira